

Le pavillon italien

Sur les rives de la Seine, face à la colline de Chaillot, un ducé équestre présente à la Ville de Paris le pavillon italien. C'est un imposant monument aux lignes sobres et d'inspiration architecturale purement moderne, puisée aux meilleures sources de la Péninsule. On peut formuler quelques légères critiques — les salles consacrées à la peinture manquent notamment de clarté et de recul — et se réserver sur l'opportunité de ces pluies de statistiques et de photomontages, maladies du jour, mais comment, tout compte fait, ne pas admirer l'effort d'une nation qui, dans tant de branches de l'activité artistique, donne un si bel exemple de labeur et de fécondité !

Il y aurait, autant par la présentation que par la qualité des objets exposés, ample matière à épiloguer. De toutes parts, la sève jaillit, et, sans une certaine discipline qui, dans cette crise de croissance, semble davantage un stimulant qu'une gêne, nous ne verrions sans doute pas l'art italien chargé de si beaux fruits.

Parmi les plus savoureux, faisons un choix ; ceux dont le parfum authentique et la pulpe délicate attirent infailliblement le connaisseur sont signés : G. Severini et F. Casorati.

L'art de Casorati est fait de sérénité. Il se dégage de son envoi une impression de méditation et de grandeur. Ses toiles chantent la gloire des harmonies grises, secrètement modulées et tracées d'une main qui connaît l'éloquence d'un dessin à la fois nourri et châtié.

En Severini, saluons un maître ! Il est dommage pour qui a pu, l'an dernier, contempler, durant la Biennale de Venise, sa magnifique exposition, de ne le voir représenté à Paris que par son « Portrait de famille », œuvre de grand caractère, et une unique décoration pour salle à manger qui dénote des qualités exceptionnelles de fresquiste. Le talent de Severini est aussi riche en souplesse qu'en diversité et, bien que marqué du même sceau, il semble à cent facettes. Non pas qu'il soit roué — nul homme n'a l'âme plus ingénue que ce noble artiste, qui, dans ses images, serre comme un nouveau saint François un pigeon contre son cœur — mais il est multiple ! C'est de cette richesse même (Severini s'est révélé, en outre, comme un rénovateur de la mosaïque), que l'Italie a le droit de s'enorgueillir ! Elle possède en Severini un artiste de haute lignée, qui, sans efforts et presque inconsciemment, peut renouer la grande tradition.

Entre autres peintres de qualité, signalons les envois de Morandi, d'E. Oppo, Cappellini, Arturo Tossi, de Carlo Carra, mal représenté et mal exposé, de F. Carena et Vagnetti, qui est un jeune plein de promesses. N'oublions ni Ardinghi, ni Ceracchini, qui peint des personnages un peu rigides dans un décor à la Giotto corrigé par le douanier Rousseau. Citons également Siro-Penagini, Fabricatore, Guidi et le futuriste Prampolini. Près des toiles de G. Cattabriga, d'Uzellini, de Ferrazzi, F. Pirandello, fils du célèbre dramaturge, se détache avec une « Femme au peigne » peinte dans une jolie harmonie grise. Quant aux vastes décorations de Cagli représentant les grands hommes d'Italie, elles dénotent chez leur auteur, avec beaucoup de réminiscences, un goût plus illustratif que monumental.

La palme chez les sculpteurs doit être partagée entre Romanelli, Lidia Franchetti, G. Manzu et Calvani. La grande « Victoire » de Martini, sculpteur de talent, n'est pas un de ses travaux les plus réussis.

Ce qu'il faut louer, enfin, sans réserves, ce sont les différentes sculptures allégoriques, en grès coloré de Mazotti, représentant les corporations et, avec les belles reliures de Mlle Severini, les céramiques de Cesetti, miroitantes d'esprit et de couleurs !

André VILLEBŒUF.